

Lecture et malvoyance

Conférence donnée à Saint-Cyr-sur-Loire, le 24 mai 2000, pour la Bibliothèque George Sand.

Tout d'abord, bonsoir et bienvenue à toutes et à tous. Pour celles et ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas, je m'appelle Yann Le Puits, l'auteur chargé d'animer la rencontre d'aujourd'hui. Au nom des différents intervenants, je vous remercie de vous être déplacés pour découvrir le travail de trois associations et d'un auteur.

Avant que nous n'abordions le sujet même, je tiens à remercier M. Philippe Briand, notre Député-maire, Mme Françoise Rouiller, son adjointe chargée des Affaires Culturelles, et toute la Municipalité de Saint-Cyr-sur-Loire, ainsi que Mme Annick Gasnault, responsable de la Bibliothèque George Sand, de nous avoir permis d'organiser cette rencontre, d'abord en nous prêtant une salle, ensuite en assurant la publicité nécessaire à cette occasion.

Je remercierai encore Michel Butin, Président de l'Association de Loisirs et d'Arts pour Non-voyants, pour son projet de publication de mon manuscrit « Paraboles », sous la forme d'un double disque compact. J'aimerais aussi remercier l'Association Hêtre, qui regroupe des étudiants handicapés moteurs, pour sa participation et exprimer ma reconnaissance aux comédiennes et comédiens de Voix Croisées, pour leur travail d'enregistrement de mes textes, dans les studios d'A.L.A.N.

L'un des buts annoncés de la conférence est la présentation de l'un de mes livres, déjà cité, « Paraboles », dont des extraits sont parus aux Éditions Findakly, sous le titre de « Reprise des vides », en 1999. Nul n'ignore que tenter de présenter soi-même son propre travail s'apparente soit à la témérité, soit à la fatuité. Personnellement, puisque j'ai très souvent douté de la valeur de mes textes, je préfère penser que je suis affligé du premier défaut plutôt que du second. Mon espoir est peut-être que la témérité sera jugée moins sévèrement que la fatuité.

Commençons par inverser les deux termes qui constituent le titre de la conférence. Nous parlerons donc d'abord de malvoyance, puis de lecture, enfin concluons en abordant le sujet de « Paraboles ». Après la conférence, les personnes qui le désirent pourront se faire dédicacer mes livres.

N'étant pas professionnel de la basse vision, je n'exposerai pas les problèmes liés à la lecture, pour le déficient visuel, du point de vue technique.

Je propose que nous partions de l'enfance, puisque, si l'on en croit la psychanalyse, d'elle tout suppure ou jaillit. A mon avis, la question essentielle se pose en ces termes : comment l'enfant malvoyant perçoit-il le monde et quelles sont les conséquences de cette perception ? Afin d'esquisser des réponses à cette question, je baserai ma réflexion sur ma seule expérience. Pourquoi me limiter à ce champ personnel, donc étroit ? Parce que je ne connais pas d'autres malvoyants et qu'il n'existe pas « une » malvoyance, mais des malvoyances, causant des gênes très différentes.

Les conclusions que je pourrai tirer de mes difficultés quotidiennes ne devront donc pas être considérées comme des généralités, et encore moins comme des vérités universelles. Cependant, désireux d'éviter l'invasion du discours par un « je » trop conquérant, nous emploierons, pour la suite de ce petit exposé, la troisième personne du singulier. La première personne du singulier réapparaîtra, lorsqu'il s'agira de « Paraboles ».

De la cécité nous nous abstenons de parler, non que ce sujet soit secondaire, mais parce que l'expérience de l'amblyope diffère profondément de celle de l'aveugle, et que l'on ne peut bien parler que de ce que l'on connaît vraiment. Mon ami, Michel Butin, ici présent, est plus qualifié que moi pour analyser les problèmes liés à la cécité. Quant à l'emploi, élastique et hypocrite du mot « malvoyant », je le trouve détestable, car ce relâchement lexical ne sert qu'à créer la confusion dans les esprits, à tel point que lorsqu'un déficient visuel s'annonce

comme « malvoyant », il arrive que l'on le considère avec méfiance, comme s'il voulait usurper un titre auquel il n'aurait pas droit. La malvoyance peut, dans un premier temps, être ... invisible et « mal vue ».

De façon évidente, pour nous, déficients visuels, le monde n'est que brouillard. Le réel manque de réalité. De cette brume surgissent les choses et les êtres, brusquement, sans autre avertissement que les sons, les odeurs, et parfois les couleurs. Au mieux, ce sont, sur un horizon indéfinissable, des silhouettes fantomatiques. Le monde se résume aux seuls mots de menace et de péril. Aussi les chocs sont-ils inévitables et nombreux. Souvent, à l'école ou après la classe, des jambes invisibles mais très matérielles se tendent au travers du passage. Un poing issu du néant s'écrase entre les deux yeux et brise les lunettes, laissant l'enfant désarmé, à la merci d'une bonne âme qui voudra bien le conduire en sûreté. Pour tout aggraver, l'épaisseur des verres, qui rend le regard inexpressif, assure au malvoyant une réputation de stupidité. Sa maladresse aux jeux de ballon confirme les autres enfants dans leur opinion : celui-là est un étranger, qui ne mérite pas d'être fréquenté. L'amblyope, si vous me permettez l'expression crue, est assis « le cul entre deux chaises » : ni voyant, ni aveugle, il n'appartient pas à une catégorie clairement définie. D'emblée, son absence de statut le classe hors-jeu.

Si maintenant l'on examine les choses d'une manière plus positive, l'école permet surtout la découverte de la lecture, plaisir préféré de l'amblyope, puisqu'il peut se pratiquer en vision rapprochée. Lecture, en premier lieu, rime avec ouverture et aventure. Le livre nous rapproche des hommes et des femmes les plus divers ; le livre nous transporte à travers l'Histoire et l'univers ; le livre découvre pour nous toutes les traditions et les révolutions ; le livre instaure des dialogues silencieux mais fructueux avec les écrivains de toujours, et de partout. Potentiellement, il est la clef de toutes les portes et le passeport, sans limite de validité, à travers toutes les frontières.

Les mondes imaginaires sont à la portée du malvoyant. Il suffit, pour les pénétrer, de se laisser captiver par les images et les mots. Ainsi s'échappera-t-il de cette réalité organisée par et pour les « bienvoyants », dont certains ne sont guère bienveillants. Le risque de la lecture, considérée comme un refuge, c'est celui d'une fuite infinie, donc d'un égarement aux frontières du réel et de l'imaginaire. Ce danger s'accroîtra pendant l'adolescence, lorsque les limites se brouilleront. Le rêve en crue déborde et inonde la réalité. La veille n'est plus alors parfois que le prolongement du sommeil.

Très tôt, l'amblyope sait qu'il sera incapable de... Enumérer ses inaptitudes serait interminable et fastidieux. Au milieu de gens soit indifférents, soit compatissants, soit hostiles, mais qui s'accordent pour penser que celui-là ne pourra pas, très forte est la tentation de repliement sur soi.

Dès l'enfance, l'handicapé connaît l'étroitesse de son champ d'investigation. Le concret demeure hors de sa portée. Il ne lui reste plus qu'à s'inventer l'univers intérieur, duquel il s'érige maître. Il se plaira à fabriquer des personnages et concocter des situations invraisemblables. De ses premières histoires, le plus souvent, il se consacre héros. Le monde imaginaire permet sa revanche sur la réalité. L'on pourrait m'objecter que ceci n'est que la victoire des impuissants. Peut-être cela est-il vrai, jusqu'au jour où la parole, fixée sous la forme écrite, devient acte.

Ces histoires qu'il a d'abord cru inénarrables, face à un minuscule public, ses sœurs et ses cousins, parfois des camarades soigneusement choisis, il ne parviendra pas à les retenir en lui-même. Cela sort de lui, et les autres, les « bienvoyants », l'écoutent. Quelles furent les impressions de ces premiers auditeurs ? Peut-être personne n'a-t-il gardé la mémoire précise de ces instants.

Des bonnes notes en rédaction, assorties des encouragements de quelques enseignants, achèvent de lui révéler son désir d'écriture. Le langage, ce territoire commun aux hommes,

sur lequel ils se rencontrent et s'affrontent, l'apprenti des mots voudrait le conquérir. Encore aujourd'hui, à chaque fois que j'ouvre le dictionnaire, je suis tristement convaincu de mon ignorance.

Il y a environ vingt ans, je commençai à concevoir « Paraboles ». En 1983, je ronéotypai la première version du recueil. Au cours des années, les textes imprimés à l'alcool s'effaçaient et, comme je n'avais pas conservé le manuscrit original, ces histoires horribles et fantastiques faillirent disparaître à jamais. Lorsqu'en 1996 j'entrepris le travail de sauvetage, il était grand temps de retracer d'une encre plus ferme ces lignes devenues floues.

Ce fut l'intérêt manifesté par les comédiens de Voix Croisées qui m'encouragea à réécrire le livre. Les remaniements furent mineurs, chaque texte ayant fait l'objet, seize ans plus tôt, d'une étude au microscope.

Si j'ai préféré le titre de « paraboles » à celui de « fables », c'est pour deux raisons ; d'abord parce que, phonologiquement, « fables » ressemble trop à « faible » ; en second lieu, parce que ce titre aurait rappelé, de façon trop manifeste, un illustre prédécesseur, à qui je n'aurai pas l'outrecuidance de me comparer. Parmi les différents sens du mot « parabole », je privilégiâi le suivant :

« Ligne courbe dont chacun des points est situé à égale distance d'un point fixe, appelé foyer, et d'une droite fixe, nommée directrice ».

Dans la postface, commandée par l'université de Tours, pour une édition avortée, je soumettais au lecteur curieux le problème suivant :

« La pensée de l'auteur trace-t-elle une parabole dans ce livre ? Si oui, où se situe le foyer ? Enfin, quelle en est la ligne droite directrice ? »

A ce jour, j'ignore les réponses à ces questions, et très certainement, ne les connaîtrai jamais, tant il est vrai que l'on méconnaît souvent soi-même le sens de ses propres actes.

L'équivoque plane sur ce petit livre, ne serait-ce qu'à cause de son titre. S'agit-il de prose ou de poésie ? L'auteur aurait-il des prétentions évangéliques ? Voudrait-il nous enseigner un message inouï ?

Le plus souvent, j'ai remarqué, en dialoguant avec mes lecteurs, que « Paraboles » se prête à des interprétations divergentes et même contradictoires. Entre ces lectures différentes, je me suis refusé à choisir, car je ne prétends pas « comprendre » mes histoires. En écrivant ce livre, j'acceptai de devenir halluciné. L'imagination secrétait ses fantasmagories, à la fois cocasses et terrifiantes, comiques à force d'être épouvantables. Cette lignée de cauchemars égrenait en moi ses visions, que, le plus fidèlement possible, je transcrivais.

A mon sens, le leitmotiv de « Paraboles » se nomme monstruosité. Ainsi, nous rencontrons deux types de monstres, les sympathiques et les antipathiques. La Grande Taupe Blanche aux yeux dorés, le géant vigoureux face à une assemblée de malades professionnels, l'homme qui chaussait du 33 à gauche et du 47 à droite, l'enfant qui naît avec, sur le front, un point d'interrogation, enfin les Hommes à Trois Yeux, appartiennent à la catégorie sympathique. Du côté des antipathiques, l'on peut citer l'empailleur d'enfants et l'Empereur des Cyclopes. Le sort le plus fréquent des monstres sympathiques, c'est d'être écrasé par des majorités bornées, qui haïssent en eux l'exubérance et la vitalité.

De tous les textes, « Le crépuscule » me paraît être le plus monstrueux ; d'abord, parce que son titre est le seul qui soit au masculin ; ensuite, à cause de sa longueur, huit pages contre en général une à quatre ; enfin, à cause de l'ampleur du thème, notamment le choc entre une civilisation et une barbarie, et l'anéantissement de la première par la seconde, en exactement treize mille jours. Parallèlement à la défaite de la Cité se produit la catastrophe cosmique, le soleil s'éloignant de la Terre, de façon définitive.

Dans la parabole masculine, tous les personnages sont monstrueux, soit par excès, soit par défaut. Si les civilisés paraissent plus doués que les barbares, puisqu'ils possèdent trois yeux au lieu d'un seul, le troisième étant au milieu de la nuque, cette supériorité ne leur sert de rien.

L'esprit acceptera de se laisser corrompre, puis aveugler. Avec l'Esprit mourront tous les Arts et s'éteindra la beauté du monde, elle-même condition première de la créativité artistique. Par la ruse puis la force, la barbarie l'emportera. A leur tour, les Hommes à Trois Yeux deviendront des cyclopes, et même des esclaves ou des forçats, encore moins doués que leurs maîtres, condamnés qu'ils sont à ne conserver que l'œil arrière. A quoi sert de bien voir, si l'on manque de clairvoyance ?

En guise de conclusion, je dirai que le déficient visuel est amené, à cause de ou grâce à sa diminution sensorielle, à diriger, peut-être plus souvent que les bienvoyants, le regard vers l'intérieur. Le spectacle, la plupart du temps grotesque et dérisoire que nous présentent toutes les sociétés sans exception, ne m'intéresse que comme un prétexte à création. De cette vision intériorisée surgissent des visions, qui suscitent le texte.